

Embardée héroïque chez les gens du voyage

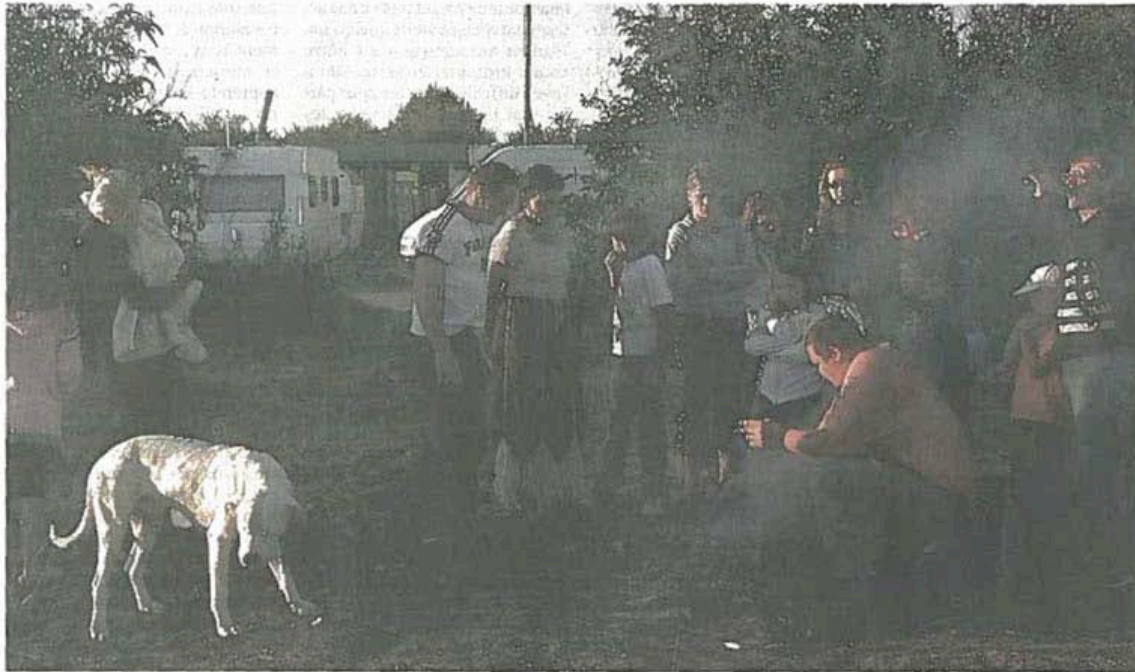
Entre Martin Scorsese et Jean Rouch, « La BM du Seigneur » offre un concentré de violence poétique

La BM du Seigneur

Certains films tiennent du funambulisme. Ce faisant, ils invitent les spectateurs à l'assouplissement, au délié, parfois au grand écart. Deuxième long-métrage d'un vidéaste inconnu dans le circuit cinématographique, *La BM du Seigneur* a ce culot. Pour donner un ordre d'idée, il fait entrer en collision Martin Scorsese (le genre, la confrontation au mal, la famille, la quête de rédemption) et Jean Rouch (la fiction documentée, la mise en scène partagée, la décolonisation de l'imaginaire). On reproche assez souvent au cinéma français de traverser dans les clous pour accueillir favorablement une telle embardée.

D'emblée, ça se passe ailleurs. Ailleurs, mais chez nous, parmi des gens du voyage du nord de la France. Des Tziganes? Rien n'est moins sûr, le film ne le dit pas. Ou alors des Tziganes blonds aux yeux clairs, qui ne font pas de musique et parlent un français mâtiné de ch'ti. Il importe en vérité moins de savoir qu'il s'agit de Yeniches, peuple nomade de souche européenne, que de prendre la mesure d'une proximité d'autant plus inquiétante. Ils interprètent ici leur propre rôle dans une histoire nourrie de leur expérience, inspirée au réalisateur par la proximité ancienne qu'il entretient avec cette communauté.

Le film navigue entre ces deux eaux, identité et altérité, documentaire et fiction. L'ouverture donne le ton, slalomant entre sédentarisation et vitesse, enracinement et fièvre dans le sang. Un jeune allumé dans une grosse berline fait du rodéo dans un camp de caravanes. Frôle à fond la caisse tout ce qui dépasse, femmes et enfants compris. On ne saura jamais pourquoi, mais on saura très vite pourquoi il n'y a pas de pourquoi. Gratuité du geste, provocation virile, pure



Le camp de la communauté yéniche, des gens du voyage, dans le nord de la France. DR

dépense des conduites: *La BM du Seigneur* est un film sur la force du destin, sur l'acceptation du rôle, fût-il tragique, que l'on doit jouer.

Pour que le parcours soit intéressant, il faut y mettre des obstacles, de la résistance. Le film s'y emploie. A commencer par le James Dean du campement, qu'un ancien, jailli chaud-bouillant et fusil à la main de sa caravane, menace de « crever ». L'autre, qui s'appelle Michaël, s'en fout. Moustaches blondes et scorpion noir tatoué sur le buste, il tient la dragée haute au vieux. Ce dernier, soutenu par les anciens, délèguera son fils pour laver l'honneur dans un combat à mains nues, où l'on se fiche des règles comme de l'an quarante. Les lutteurs sont cousins?

Qu'à cela ne tienne: la réconciliation viendra aussi vite que la violence est montée, autour d'une bière et d'un barbecue, à la lumière des étoiles. Tout cela est filmé à l'énergie, au ventre, avec des gueules, des postures, des tournures langagières (« ma couille », « mon copain ») d'une percutante vérité.

Le film ne se contente pas de cette justesse climatique, qui tournerait facilement à la peinture exotique d'un milieu « affranchi ». L'embrouille initiale ouvre sur autre chose, qui va plus haut, regarde carrément le ciel. Un personnage central se détache. Fred avoisine les 100 kg, arbore à la gorge l'impeccable cicatrice dessinée par une lame hostile. Fred est un chouraveur chevronné, un tireur orfèvre de

bagnoles, dûment respecté par la communauté.

Cette masse fait pourtant advenir la métaphysique au cœur de la barbaque et des surins. Une vision, ou une épiphanie si l'on veut recourir à un langage plus chargé, y aura suffi: ça s'est passé de nuit, avec le passage d'un mystérieux et prophétique étranger, possiblement envoyé de Dieu, qui a confié à Fred

la garde d'un grand chien blanc. Telle la baleine pour le capitaine Achab, la bête monstrueuse est pour Fred le témoin silencieux d'une quête rédemptrice. Epinglé par sa blonde, assidu aux assemblées évangéliques, il s'est mis en tête de changer. Plus d'alcool à s'en rouler par terre, plus de compagnonnage nocturne avec les étoiles, plus d'embrouilles à la petite

semaine. Lutte d'autant plus âpre que sa nouvelle conduite suscite auprès des copains incompréhension, parfois haine. Et comment résister à la BM blanche, elle aussi, sauvage et rutilante, emprisonnée dans le jardin d'une propriété voisine? La propriété, comme Fred la conçoit sans avoir lu Proudhon, c'est le vol. Voler ce qui fut aliéné, n'est-ce pas rétablir un peu de justice en ce monde?

Le tourment moral de Fred devient le suspense du film. On s'attache à l'un et à l'autre avec une passion qui tient beaucoup à la mise

La propriété, comme Fred la conçoit sans avoir lu Proudhon, c'est le vol

en scène de cette pauvre histoire. Triviale et incandescente, tendue et désœuvrée, physique et poétique. Faux raccords et changements d'échelle évoquent, entre la glaise et les étoiles, un monde qui constitue un vivant défi à la moralité des puissants et à l'iniquité de leur législation. Dans un pays où l'humiliation des humbles se donne de nouveau libre cours, Jean-Charles Hue a transformé des pestiférés en héros mythologiques. ■

Jacques Mandelbaum

Film français de Jean-Charles Hue. Avec Fred Dorkel, Joseph Dorkel, Michaël Dauber, Moïse Dorkel, Philippe Martin, Nina Dorkel, Violette Dorkel, Maurice Serge Noyal, Kelly Noyal, Emilie Dorkel. (1h24.)

Jean-Charles Hue, Tzigane d'adoption

ASSIS dans un café, cheveux coupés ras, bouc et petites lunettes à monture métallique, Jean-Charles Hue tiendrait presque du gars ordinaire. Qu'il se lève, et le gros scorpion scellé dans la boucle de sa ceinture trahit, mieux que ne le ferait un tatouage, un penchant pour l'aventure. L'objet vient de Tijuana, où il tourna en 2008, avec les habitants du quartier le plus mal famé de la ville, son premier long-métrage, *Carne Viva*, une histoire d'amour charnel et de combats de chiens.

Révélaté en 2010 au Festival international du documentaire (FID) de Marseille, *La BM du Seigneur* est le second – et le premier à sortir en salles. Ses personnages, des gens du voyage du nord de la France, ne ressemblent guère aux drogués, prostituées et autres déclassés des bas-fonds de Tijuana. Mais ils se retrouvent sur les terrains de la marginalité transgressive, de systèmes de valeurs et de codes esthétiques affranchis des normes de la mondialisation, d'une capacité de croyance immense, qui tranche avec le rationalisme moderne. « Je trouve avec ces gens une manière d'échapper au réel. Pour un artiste, c'est-à-dire pour quelqu'un qui a besoin de transformer le monde, c'est primordial. »

Né en 1968, élevé dans un milieu « très français moyen », Jean-Charles Hue dit avoir toujours été attiré par « les cours des miracles ». « Lorsque j'étais enfant, mon père m'emmenait voir des films au Rex. Je me souviens de ce geste du bras qu'il avait pour repousser les bandes de Gitans qui gravitaient autour de l'entrée, pensant me protéger sans doute. Moi, j'étais fasciné par leur façon d'être,

leur supposée dangerosité... » Doué pour le dessin, il fera les Beaux-Arts, mais tard, et en tant que cinéaste expérimental. Il a 26 ans quand il y entre, et déjà derrière lui un début de carrière de designer verrier et de styliste de mode.

Cette bifurcation est la conséquence d'un long voyage en Inde et de la profonde remise en question qu'elle lui a inspirée, de l'électrochoc qu'a constitué, au même moment, la découverte de ses origines tziganes. « Un de mes oncles m'a raconté qu'il a été abordé par des Gitans qui portaient le même nom que lui, Dorkel, et pensaient être de sa famille. D'abord sceptique, mon oncle s'est laissé convaincre lorsqu'ils lui ont présenté des photos de son oncle à lui, un type qui tenait un bar à filles en Hollande. Son père, c'est-à-dire mon arrière-grand-père, était un nomade, un vannier, né en Serbie, qui avait déserté l'armée prussienne, épousé une fermière française et passé toute la seconde guerre mondiale enfermé dans une cave, par peur que les Allemands le retrouvent. Personne dans la famille jusqu' alors ne s'était posé la question de savoir s'il était tzigane. »

Une autre famille Dorkel

Galvanisé par la nouvelle, Hue parcourt les camps des gens du voyage et rencontre une autre famille Dorkel, un clan à la réputation sulfureuse dont sont issues certaines « têtes d'affiche du grand banditisme ». Très chrétienne par ailleurs, la tribu l'adopte littéralement et l'embarque à travers la France pour sa tournée annuelle des cérémonies évangéliques. « Mon projet était, dès lors, de devenir voyageur. » Pour éclairer sa

démarche, il invoque son panthéon d'artistes – Céline, Genet, Rimbaud, Gauguin, Beuys et même Lawrence d'Arabie... – « qui ont tous bifurqué, vécu un truc avant de faire de l'art ».

Ce n'est qu'au bout de cinq années passées avec eux qu'il commence à filmer. D'abord six courts-métrages, qui furent surtout montrés dans le circuit de l'art contemporain, affinant une méthode dans laquelle les objets « liturgiques » (BMW, fusil, chien, etc.) sont au premier plan. « Si j'ai voulu faire du cinéma, c'est à cause d'un culte familial des objets ayant appartenu aux disparus, à mon grand-père en particulier. Il se trouve que beaucoup de cinéastes que j'admire, que ce soit Paradjanov, ou Kenneth Anger, faisaient eux aussi leurs films à partir d'objets liturgiques. »

Du documentaire pur, le cinéaste glisse vers la fiction avec *Y'a plus d'os*, en 2006, dans lequel il finit tout de même par se faire tirer dessus par un de ses personnages. « Fred voulait me donner une leçon de morale, raconte-t-il, avec une certaine exaltation. J'étais en train de le filmer, il était ivre mort et il m'a dit : "Tu vois Charlie, je sais pourquoi tu viens nous filmer : c'est pour ta dose d'adrénaline. Comme nous on en fait, sauf que nous on paye la dime pour l'avoir, on risque notre vie." Il a tiré plusieurs fois par terre puis a retourné son fusil contre moi. J'ai vraiment cru que je prenais la balle, mais elle est passée juste à côté. A la fin du film, la poudre qui sort du canon fait un soleil à l'image. Pour moi, c'est le film idéal. Un documentaire qui donne à voir une communication avec l'au-delà. » ■

Isabelle Regnier



«Pour ces gars-là, ce n'était pas très viril de faire l'acteur, de se maquiller», raconte le réalisateur. PHOTO DR

«LA BM DU SEIGNEUR», ÇA TIRE À TOUT-VA

NOMADE Jean-Charles Hue filme le quotidien explosif de la communauté yéniche. Un docu-fiction en transe.

LA BM DU SEIGNEUR de **JEAN-CHARLES HUE** avec Fred Dorkel, Joseph Dorkel, Michaël Dauber... 1h 24.

Souvent assimilés en tant que gens du voyage aux Roms, les Yéniches constituent pourtant une communauté à part entière faisant l'objet de spéculations sur leur origine exacte. Contrairement aux Roms, qui viennent d'Inde, les Yéniches sont d'ascendance européenne. Celtes, commerçants juifs itinérants, mélange de paysans et mercenaires en fuite au XVII^e siècle lors de la guerre de Trente Ans, les conjectures généalogiques se poursuivent. Ils sont en tout cas peu étudiés, bien que relativement nombreux en France (ils seraient 400 000 environ).

Jean-Charles Hue, né en 1968, plasticien et vidéaste, issu d'une famille tzigane serbe, a réussi à se faire accepter en observateur et ami par un groupe de Yéniches installé à Beauvais, et en particulier par la famille Dorkel. Il les filme depuis sept ans. Notamment dans le docu *Un ange*, il racontait comment Fred Dorkel, voleur et fétard, est un jour visité par un ange qui l'impressionne par son calme et son irradiante bonté. Fred décide alors de changer de vie et de s'amender, bien que ce choix le confronte soudain à l'angoisse d'une existence à entièrement repenser. *La BM du seigneur* reprend cette matière biographique pour la re-raconter en articulant d'un œil neuf et dans le temps du long métrage documentaire et fiction.

Boxe. Le cinéaste a donc repris sa caméra et filmé pendant cinq semaines sans donner aucune indica-

tion, chopant le quotidien du village de caravanes, écrivant en parallèle un scénario. Puis il a tourné pendant trois semaines en mettant en scène Fred, Jo, Moïse et Nina Dorkel, leurs amis et voisins. «*Introduire ne fût-ce que l'ombre d'une corne de taureau dans une œuvre littéraire*» : on se souvient du texte de Michel Leiris *De la littérature comme taumachie* et l'idée d'une mise en danger de l'artiste dans l'acte créatif, confronté non au seul caprice esthétique mais au risque d'une sanction équivalant

«La voiture que nous avons utilisée pour le tournage n'a pas été volée, même si je n'étais pas opposé à cette option.»

Jean-Charles Hue réalisateur

à la blessure mortelle du torero. Ce danger, le cinéaste le fait passer à l'image dans la charge explosive des tempéraments qu'il assemble à chaque plan, perforés d'une lumière parfois hyperréaliste, parfois fantastique. Les conflits familiaux se règlent au cours de combats de boxe à poings nus et à coups de carabine. Comme le ton monte vite, faut pas trop trainer dans le secteur si on n'a pas préparé la parade.

«*Pour ces gars-là, ce n'était pas très viril de faire l'acteur, de se maquiller... Ils trouvaient le métier un peu limite par rapport à leur définition de ce qu'est "un homme"*», raconte Hue dans un dialogue avec le public au Festival international du documentaire de Marseille que l'on peut lire dans la revue *Capricci*. Il explique que le cinéma n'est pas précisément

leur souci premier et qu'il a fallu composer durant le tournage avec un absentéisme des acteurs partis faire les courses ou boire des bières. Le film n'idéalise pas la communauté, qu'il prend telle qu'elle est : traversée de valeurs machos, bourrée d'acrimonie. Il montre aussi l'étrange coexistence d'une forte religiosité (les Yéniches sont évangélistes) et d'un vandalisme frénétique. «*La voiture que nous avons utilisée pour le tournage n'a pas été volée, même si je n'étais pas opposé à cette option. Nous avons trouvé cette BMW chez un pote de Joseph. Le seul truc que nous nous sommes autorisés pendant le tournage, c'était de tirer à balles réelles.*»

Planche. Le cinéaste est quand même limité dans son champ d'action par un enjeu de représentation, borduré par les acteurs qui surveillent l'image qui sera donnée d'eux. La violence du début du film annonce une fiction féroce à la Peckinpah. La visite angélique oriente le récit du côté d'une description possible d'un basculement du héros dans la folie. Hue cite ses pairs (Genet, Pasolini, Rouch...). Il sait qu'il joue avec le feu et peut passer à tout moment à quelques millimètres de la planche qui a fracassé la tête de l'auteur de *Théorème* sur la plage d'Ostie. Sur le court métrage *Y a plus d'os*, Fred, éméché, lui a tiré dessus, le manquant de peu : «*A ce moment-là, j'ai vu ma "petite lumière", mais je n'en suis pas mort.*» Hue prépare un nouveau film avec Fred.

DIDIER PÉRON



**FRED LE GITAN
(FRÉDÉRIC DORKEL) :
DES EMBROUILLES, DES
BAGARRES ET JÉSUS.**

**LA BM DU SEIGNEUR
DE JEAN-CHARLES HUE**



Besoin de recharger les accusés ? Montez dans cette BM roulant à tombeau ouvert au milieu de nulle part. Aire désolée, herbes folles, il y a là des caravanes et des gens du voyage, comme on dit. Des rescapés en fait. Pour le folk gypsy et la fiesta, il faudra repasser. Tout juste s'il n'y a pas une pancarte « Chien méchant » – la misère est pourtant bien gardée, au fusil. Dans ce théâtre du quart-monde émerge Fred, petite frappe de 130 kilos, voleur de bagnoles, qui a mis la pédale douce sur ses trafics depuis qu'il a été visité par un ange de Dieu. C'est brûlant et brutal, ça déborde de vie. Du documentaire ? Plutôt des fragments coupants de fiction, du cinéma trafiqué avec les moyens du bord. Sans ascendance, sinon peut-être du côté de Richard

Billingham, ce photographe anglais montrant sa famille de pros déjantés sous une lumière à la fois crue et carnavalesque. Le réalisateur, Jean-Charles Hue, a des cousins parmi ces Gitans. Il a passé du temps à leurs côtés, a gagné leur confiance pour qu'ils acceptent de jouer cet étrange jeu : une variante de leur quotidien, intensifiée par une mise en scène pleine d'empathie. Ce sont des histoires d'embrouilles, de bagarres, de salut grâce à Jésus. Ça tchatte sans arrêt, entre jurons et incantations, devant la téléloche ou autour d'un barbecue. Ça s'invective, ça mitraille du « *mon frère, mon pote* » à toutes les sauces. Un univers primitif et très stylisé, où tout paraît plus vrai que nature, la rage comme l'espérance.

JACQUES MORICE

Français (1h24). Avec Frédéric Dorkel, Jo Dorkel, Michaël Dauber.



La BM du Seigneur de Jean-Charles Hue

Croisement atypique et fort entre le conte merveilleux et le documentaire ethnographique dans une communauté de gens du voyage.

Les voleurs de poules iront-ils au paradis ? C'est la question que se pose Frédéric Dorkel, membre d'une communauté de gens du voyage appelée yéniche, après qu'un ange lui est apparu, une nuit sur le bitume, et lui a laissé comme preuve de son passage un chien immaculé. Bouleversé par cette épiphanie canine, le plus craint et respecté des hommes du campement ne parvient plus à "chouraver des BM". Malgré l'incompréhension de ses proches, il décide de retrouver le droit chemin. Récit de rédemption classique, *La BM du Seigneur* revendique à l'évidence une double filiation moderne : pasolinienne (*Accatone*), par la friction constante entre mystique chrétienne et corps bruts, presque ingrats, sublimés par une caméra lyrique : rouchienne, par la fictionalisation d'un matériau documentaire quasi ethnographique.

La communauté est ainsi traitée comme un monde à part, n'entretenant que peu de rapports avec l'extérieur, et dont Frédéric Dorkel, avec son ventre gargantuesque et sa cicatrice d'égorgé, serait le plus grand continent, capable, seul, d'occuper la totalité du cadre. Distincts des Roms mais également marginalisés, les Yéniches n'appartiennent pas à la "communauté nationale", ne cherchent pas spécialement à s'intégrer et parlent une langue certes

française, mais brute, écorchée, à l'image d'une vie sans apprêt. Tant qu'ils ne sortent pas "chouraver", ils demeurent invisibles, dans l'infra-société, à peine des hommes pour quelques ministrions obsédés par leurs quotas funestes.

La grande intelligence de Jean-Charles Hue est de ne pas écrire leur histoire à leur place, de ne pas chercher à leur "redonner une dignité" (qu'ils n'ont jamais perdue) ou à briser artificiellement les clichés (ils volent des BM, un point c'est tout). Tissant sur un canevas documentaire des scènes de fiction rejouées à l'identique par leurs propres protagonistes, il trouve avec eux une forme de représentation adéquate. Ce faisant, il formule un nouveau "partage du sensible", concept cher à Jacques Rancière, où les Yéniches, ni victimes ni héros, se voient accéder à la mythologie.

Sous le ciel bas de Picardie, une BM rutilante devient un destrier, un bagarreur tatoué un chevalier, et une serpette le plus beau des glaives, filmés lorsque nécessaire avec grue et travelling – parce que les pauvres eux aussi y ont droit. C'est ainsi que ce film à la beauté incandescente parvient à réaffirmer l'appartenance des Yéniches à la communauté des hommes, sans pour autant nier leur altérité. Un film assurément important. **Jacky Goldberg**

La BM du Seigneur de Jean-Charles Hue, avec Frédéric Dorkel, Joseph Dorkel (Fr., 2010, 1 h 24)

Jean-Charles Hue

Entre documentaire et fiction, son premier film en salle dresse un portrait très personnel de la communauté gitane.

Depuis cinq ans, Jean-Charles Hue ne cesse de filmer une même famille gitane (ou yéniche pour être exact) en Picardie : les Dorkel. Ayant lui-même des racines gitanes, ce réalisateur de 42 ans a déjà réalisé cinq courts métrages sur et avec eux, avant *La BM du Seigneur*, son premier long en salle (un second, réalisé au Mexique en 2009, reste inédit). Avant de faire le "pas de côté" vers cet univers qui le fascine, il travaille dans le design et la mode, où il fait ses premiers films institutionnels (pour Lanvin). Puis il s'inscrit aux beaux-arts de Cergy, où il développe son goût pour les pratiques cinématographiques transversales, entre expérimental, documentaire et fiction. Dans de nombreux films d'art, montrés en galerie, cet amoureux de Genet et Pasolini transfigure ainsi la vie de ses proches en fiction, dans un processus d'immersion totale. Il termine actuellement le scénario d'un nouveau long métrage, davantage fictionnel, avec Fred Dorkel, le héros de *La BM du Seigneur*.
Jacky Goldberg
photo Renaud Monfourny

nouvelle tête

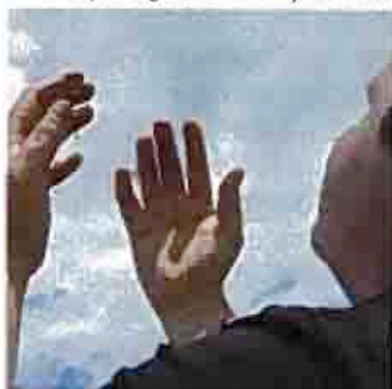


La BM du Seigneur
de Jean-Charles Hue,
lire critique du film p. 76

♥♥ **La BM
du Seigneur**

de Jean-Charles Hue

Nous sommes dans le nord de la France en compagnie de la famille Dorkel et sa communauté de gens du voyage. Voilà pour le décor. L'histoire, elle, fait se croiser voitures ruisse-lantes, querelles de clan, his-toires de vol et illumination divine. A partir d'un monde qu'il connaît bien pour avoir tourné plusieurs fois avec cette communauté, le réalisateur fait décoller son film vers d'autres horizons. Ceux d'un étrange western métaphysique en rase campagne. Malgré quelques flottements dans la mise en scène, toujours à vif, le film



Le film hésite entre documentaire et western métaphysique.

est habité par la présence de ses personnages, leurs paroles, leur quête, leur énergie. Et c'est dans sa manière un peu déli-rante de mêler fiction et docu-mentaire que « la BM du Sei-gneur » nous emporte. ■ **Bi. A.**

Drame français. Avec Fred Dorkel, Joseph Dorkel dit Jo, Michaël Dauber, Moïse Dorkel, Philippe Martin dit Tintin, Nina Dorkel, Violette Dorkel, Emilie Dorkel. 1h24.

La BM du Seigneur de Jean-Charles Hue

Du soleil pour les gueux

par FLORENCE MAILLARD



e film s'ouvre sur une BM luisante et vrombissante et le visage réjoui, derrière le pare-brise teinté, du jeune homme qui démarre son rodéo. À quelques pas de là, un petit groupe s'affaire autour d'un scooter. L'univers est celui-là : un village de caravanes, campement de la communauté nomade des Yéniches. La course folle de la BM autour des caravanes donne le départ à ce qui s'annonce comme un miniwestern en terres documentaires : affront à la communauté, fusil brandi, conseil de crise, père et fils se relayant dans le règlement de comptes, jusqu'à un duel à mains nues achevé par un traître coup. Pourtant, ce n'est là qu'un passage où chemine déjà tout autre chose. On retrouvera au détour d'un plan les « ennemis » réunis autour d'un feu, parfaitement réconciliés. Dans cet univers de belles carrosseries (celles des voitures volées), de flaques d'huile ou d'eau sale, viennent déjà se prendre indifféremment les reflets de la lumière du monde. Les mornes champs de maïs fauchés, les pylônes élec-

triques, les pistes de goudron sont filmés comme un paysage naturel, le prolongement idéal, avec la voûte céleste, du village nomade. C'est aussi un décor vibrant qui attend sa fiction.

Le réalisateur Jean-Charles Hue a depuis longtemps filmé les communautés de voyageurs, et plus particulièrement la famille Dorkel, dont les membres jouent ici leur propre rôle. L'hybridation entre fiction et documentaire qu'il propose ici ne repose pas seulement sur l'existence réelle de ces personnages, mais sur le fait que ceux-ci ont directement collaboré à l'élaboration du film, de ses situations, de ses dialogues. Ce n'est pas tant à une descente de la fiction vers les personnes réelles que l'on assiste, qu'au mouvement inverse de surgissement d'une fiction possible, pour le cinéma, comme une émanation du monde réel capté par la caméra. La méthode évoque l'ethnographie vagabonde de Jean Rouch : mais là où, chez Rouch, prolifèrent les contes, les destins rêvés, les doubles aux sobriquets hollywoodiens, une parole volubile et séductrice, *La BM du Seigneur* s'attache

plutôt à faire décoller très légèrement, à partir d'une trame minimale d'événements prélevés sur l'expérience et rejoués par ses acteurs dans leur environnement de tous les jours, le réel de son envers mythique.

Qu'est-ce qui constitue, chez ces hommes tatoués et leurs femmes fortes et fanées, le relais d'une existence mythique ? Le titre du film imbrique étroitement deux réponses : la fascination pour des emblèmes et une grande ferveur religieuse, particulière à la foi évangélique. L'enjeu du film est de ne pas séparer ces deux pôles, comme il les fait tenir ensemble dans son titre. Peu à peu émerge la figure de Fred et son aventure : Fred a vu un envoyé de Dieu. Tourmenté par l'apparition, convaincu qu'il tient là « sa chance », Fred décide de s'amender, tente de devenir un autre. Il se heurte à l'incompréhension et à ses propres démons qu'il ne parvient pas à dépasser : « Qu'est-ce que je fais maintenant ? » Son aspiration rejoint en quelque sorte celle des fleurs étiques, qui poussent dans les fentes du bitume sur les terrains vagues et se balancent au vent, que filme Jean-Charles Hue. Ce genre d'équivalence n'est pas tant symbolique qu'emblématique d'un cinéma qui ne cherche à décoller du réel visible qu'à travers ses expressions matérielles têtues, comme ce placide chien blanc dont il fait, par la simple mise en jeu d'une croyance, un personnage au statut indéfinissable, mi-ange mi-bête, une forme de pure présence.

On pourrait regretter le caractère troué, lâche, du film, ses moments de flottement, ou le cheminement finalement trop bref aux côtés de Fred. Mais, au regard de tout ce qu'il tente, *La BM du Seigneur* se reconnaît comme un film rare. Tout ce qui est filmé se trouve rendu à une singulière présence – chose, homme, bête, action, conflit moral – comme si la caméra décollait un film qui l'entoure : le mythe, c'est ce qui est déjà là. ■

LA BM DU SEIGNEUR

France, 2010
Scénario, réalisation : Jean-Charles Hue
Image : Chloé Robert
Montage : Isabelle Proust
Son : Benjamin Le Loch
Production : Avalon Films
Distribution : Capricci Films
Interprétation : Fred Dorkel, Joseph Dorkel, Michaël Dauber, Philippe Martin, Violette Dorkel, Moïse Dorkel
Durée : 1 h 24
Sortie : 26 janvier

Dans l'énergie pure

Entretien avec Jean-Charles Hue

● Dans les remerciements du générique, vous mentionnez les Dorkel qui vous ont accueilli « comme un des leurs ». Quel lien vous unit, et comment est née l'idée d'un film avec eux ?

J'ai des origines tziganes serbes. Quand j'étais aux Beaux-Arts, j'ai décidé de retrouver une partie de ma famille restée nomade. J'ai donc commencé à la rechercher, ce qui, au milieu des caravanes, n'était pas simple. Ce sont des communautés, des noyaux familiaux. On ne vous accueille pas comme ça. Les Dorkel m'ont accueilli, même si ce n'est pas ma famille de sang. Pendant quatorze ans, j'ai découvert le monde voyageur. J'ai commencé à filmer tardivement, au bout de sept ans. Le monde gitan, je devais d'abord y vivre. L'art aussi impliquait de vivre. Je n'ai donc pas tout de suite sorti la caméra, même si j'en avais une, mais je prenais beaucoup de son, notamment du monde évangélique qui m'intéressait beaucoup, comme une force, quelque chose de primitif. Faire un film de fiction ensemble, on en parlait depuis longtemps. J'ai commencé par filmer seul chez les Dorkel pour ensuite faire une fiction, inspirée d'une histoire arrivée à Fred, qui intégrant ces images. Mais je n'étais pas du tout sûr de ce qui allait se passer. Faire venir une équipe, même toute petite, sur le terrain, ça ne me semblait pas évident. J'avais peur d'une mésentente entre les gadjos et les autres. Fred a fait beaucoup d'efforts. Et

avoir l'oncle, Joseph, qui est quelqu'un de très respecté à Beauvais, était une garantie de beaucoup de choses. Du coup, je me suis dit qu'on allait peut-être le faire, ce film...

● Comment avez-vous travaillé ensemble ?

J'avais un canevas avec les scènes écrites. Ils ne savent pas tous lire, alors souvent je les leur lisais. Ils réagissaient à certaines choses. Ils mémorisaient très vite les situations, ils sont très rapides. Ils comprennent en cinq minutes comment marche une caméra. Quand il manquait un personnage, je faisais la tournée du camp. On faisait très peu de prises, autour de trois. L'énergie était là, s'installait, et puis tout à coup ça partait, ils se donnaient tous, très naturellement. Ils y mettaient toujours une part d'improvisation, et j'ai eu cette chance que tout ce qu'ils proposaient était bien dosé. On prenait du temps, on tournait souvent tard dans la journée, ce qui était stressant à cause de la lumière. Certains membres de l'équipe technique me le reprochaient parfois. Ils se demandaient vraiment ce que je faisais. Ce que j'essayais de faire, c'était d'installer le climat pour que ça prenne. J'essayais au fur et à mesure de rapatrier les gens qui étaient là, je leur expliquais la scène. Avec mes mots, comme je les connaissais bien, j'essayais de les amener dans l'énergie, c'est le mot qui convient. Ce que j'essayais d'installer ne se passe pas trop entre deux claps, ça se passe

bien avant, pour que la chose soit là, de fait, qu'elle soit déjà là. J'aime bien la scène de barbecue de jour, où il y a des croisements entre la situation de tournage et les gens qui étaient là, sans prêter attention à la caméra. Si j'ai un but, c'est d'atteindre ce moment où la vie croise l'intention de raconter une histoire. Dans tous les cas je n'y arrive que par l'énergie, pas par une réflexion sur la question. Si je ne suis pas dans l'énergie pure, si je ne me donne pas complètement, les autres vont me voir comme un professionnel et ça ne marchera plus. Ma plus grande peur sur ce genre de tournage c'est qu'à un moment tout le monde prenne conscience qu'on est en train de fabriquer un film, une conscience à laquelle eux ne résisteraient pas. Heureusement, ils m'ont beaucoup donné. On a vraiment fait ce film ensemble.

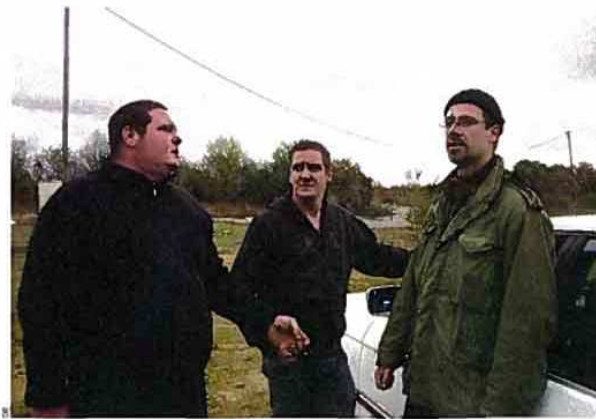
● Quelle image voulez-vous créer ?

Souvent j'essaie de reproduire l'impact d'images que j'ai vues étant gosse. Bruegel, par exemple. Il plante un paysage de neige, avec des paysans, des gens qui font du patin... On se dit que c'est très réaliste, et tout à coup on sent qu'il se passe autre chose. On voit les gueules, il change l'échelle des personnages pour troubler l'esprit... J'ai l'impression de procéder comme ça, en trouvant des personnages à la hauteur de ceux-là et en les inscrivant dans un lieu de « fête populaire » – un lieu réaliste, véridique – puis en dérivant ailleurs. Parce que c'est le privilège du peuple de pouvoir encore croire, de ne pas être possédé que par la raison.

● Dans la mise en scène, vous donnez une grande importance à la lumière.

Je filme très souvent la lumière, de manière générale. Quoi que je filme, je mets toujours un point de chaleur, lumineux, dans le plan. L'univers des voyageurs, on peut le voir comme sale, quelqu'un pourrait avoir envie de témoigner de ça. Mais moi, un terrain vague avec des orties, je trouve ça beau. Les terrains vagues ont, je pense, beaucoup à voir avec notre état mental, à la fois vides et pleins de tout un tas de choses, si on sait s'y intéresser. Cette forme de décor de pauvreté, où peut se poser une lumière, me ramène toujours à l'idée que la vie peut se poser quelque part. Ce n'est pas un désir d'esthétisation. Le corps de Fred ne rentre pas dans les canons de beauté, mais quand on a un corps comme ça, on dit quelque chose, on est un vrai totem, en accord parfait avec la vie. ■

Entretien réalisé par Florence Maillard par téléphone, le 21 décembre.



Jean-Charles Hue (à droite) sur le tournage de *La BM du Seigneur*.



La BM du Seigneur

Un film passionnant sur et avec les gens du voyage.

▶ Quelle belle réponse au récent débat nauséabond autour des gens du voyage ! Une réponse artistique avec des membres d'une communauté méconnue, les Yéniches. Poursuivant son travail de documentariste entamé avec eux voilà six ans, Jean-Charles Hue y mêle pour la première la fiction et raconte l'histoire d'un membre de cette «famille» dont la vie de petit délinquant bascule

le jour où un ange lui apparaît. L'intrusion du mystique dans cette œuvre d'un réalisme cru participe d'un mélange détonant mais tout aussi réussi que celui entre documentaire et fiction. La beauté pure des images renforce la puissance d'une œuvre à la singularité envoûtante. ■ **T.C.**

De Jean-Charles Hue • Avec Fred Dorkel... • 1 h 24 • 26 janvier

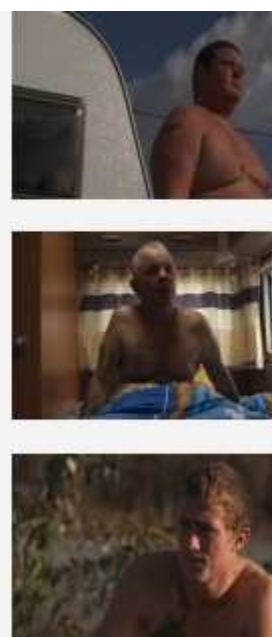


Mercredi 26 janvier

La BM du Seigneur

réalisé par Jean-Charles Hue

[Critiques](#) > 25 janvier 2011



En France, on aime le cinéma américain. On admire son efficacité, sa concision, son professionnalisme à toute épreuve, jusque dans les plus basses tâches. On voudrait bien l'imiter. D'une part, parce qu'il sait rapporter de l'argent sans rien lâcher sur l'ambition de ses sujets – et, en effet, quoi de plus attrayant pour la conscience que cette richesse raisonnable, justifiée ? D'autre part parce que, dans le fond, on a un peu honte de notre cinéma subventionné et de notre coterie d'auteurs désinvoltés, qui fabriquent de beaux films que personne ne voit. Parce que tout le monde les trouve nécessaires mais personne ne veut les voir. Pour coller aux basques du cinéma américain, et espérer lui ressembler un tout petit peu, nos « grands cinéastes » font beaucoup d'efforts.

Mais les Guillaume Canet, les Jacques Audiard, les Alain Corneau, les Luc Besson n'ont pas complètement réussi à digérer la forme américaine. Quelque chose d'encore trop franchouillard leur collait aux basques : un aigre complexe d'infériorité que les millions d'euros n'ont pas suffi à étouffer. Alors comment, dans ces conditions, rendre compte de cette réalité : la pénétration de l'imaginaire américain sur notre territoire ?

Aujourd'hui, il semble qu'un cinéaste ait trouvé une solution viable, et même très convaincante. Il s'appelle Jean-Charles Hue et son film *La BM du Seigneur*. Cette solution ne passe ni par les millions, ni par les stars, ni par la gonflette des effets spéciaux ou autres tourbillons de caméra. Elle passe par l'imaginaire. Par ses discrets échos, qui résonnent en tous ces lieux qui conservent encore, au chaud, une belle collection de récits. Ces lieux-souches où l'on a encore besoin de se raconter, de se faire passer des histoires, ce sont les communautés. À cet égard, il n'y a aucune différence entre une famille de pionniers chez John Ford et la communauté Yéniche chez Jean-Charles Hue. Toutes deux entretiennent une relation particulière au territoire d'un pays. Une relation qui, nécessairement, se relate.

Tout commence par une histoire de famille. Pas un portrait des névroses familiales – l'habituel « linge sale » du cinéma français – mais une histoire de loi et de territoire. Un western. Un patriarche remonté dépêche son fils de se battre pour lui contre son jeune chien fou de cousin, pour avoir tourné avec sa rutilante BMW trop près du camp de caravanes. Nous sommes au sein d'une communauté de gens du voyage et, ici, la loi du père ne fait pas question. Le fils s'exécute ; toute la famille est derrière lui pour le soutenir dans son combat, qui prend l'allure d'un rite initiatique. Jean-Charles Hue nous plonge dans un monde où les conflits de famille concernent l'ensemble de la communauté, où chacun à son mot à dire sur les problèmes des autres, où chaque événement est discuté, le soir, au coin d'un feu ou dans les caravanes. Si le patriarche prend en charge de juguler l'individualisme de son neveu, c'est bien entendu parce que son attitude s'oppose à la cohérence du groupe. Pour la conserver dans son habitat – ces plaines désertiques beauceronnes où s'installent les voyageurs, ces grandes coulées de bétons où percent quelques plantes – il faut éprouver cette loi patriarcale, l'honneur, en la faisant jouer dans tous les rouages de cette petite société – frères, mères, soeurs, enfants, cousins, amis. Il est si rarement question de loi, dans la fiction française actuelle, qu'on se réjouit qu'un tel film, enfin, s'en empare.

Le plus beau, dans cette première partie, c'est ce qu'on aime aussi dans les films de John Ford : cette acuité dans la description sociale qui fait qu'aucune feuille de l'arbre (généalogique) ne peut s'agiter sans que bruissent toutes les autres. On ne peut dès lors s'empêcher de dire que c'est précisément dans cette sourdine de l'individu, exigée par l'observation du jeu social, que le cinéma français est le plus susceptible de renouveler ses récits.

Une fois le conflit réglé, le film prend une autre tournure. La question sociale se retourne comme un gant. Les deux fils aînés du patriarche, pères de famille, sont liés par un vilain trafic. Un flingue promis contre une belle BMW blanche volée. Un soir, un ange apparaît à Frédéric qui entre dans une crise mystique : il se tourne vers l'évangélisme et décide de purifier son existence. Le trafic s'en trouve gelé, ce qui crispe les relations entre les deux frères. Le choc moral atteint le plus imposant des trois frères, un véritable colosse, un Tony

Soprano yéniche, capable de passer en une seconde de la bonhomie à une froide agressivité. Celui que tout le monde craignait devient l'objet des quolibets et la cause d'une gêne qui gagne toute la communauté. Parce qu'en Frédéric, la loi morale entre ouvertement en conflit avec la loi sociale. Le vol est toléré par tous et pratiqué par la plupart, assurant une grande partie de leurs revenus. La crise mystique de Frédéric le met soudainement en rapport avec une communauté plus large, de laquelle il adopte la loi morale et la ramène parmi ses proches. Agent viral, elle agit sur eux en accusant indirectement leur mode de vie et ses petits arrangements avec la sacro-sainte propriété. Du coup, Frédéric passe pour un faible, un lâche, enfin, pour un traître aux siens.

Jean-Charles Hue a bien raison de ne rien se refuser. Il sait que la pauvreté de la mise n'entame en rien l'audace du coup. Alors, il tente des choses. Il ne lésine pas sur les beaux mouvements de grue qui, à plusieurs reprises, élèvent la caméra au-dessus du camp ou font tourner le monde hors de ses repères. Il n'hésite pas à pousser son récit vers les pentes fantastiques de la visitation, en se glissant subjectivement du côté de celui qui croit (et doute en même temps). Le film affronte ces risques avec un beau courage, sans jamais avoir honte de la pauvreté de ses moyens. Il sait à tout moment la convertir en force épique. Quel sera l'ange du film ou le gage de sa visitation ? Un gros chien blanc, tout bête, un placide pit-bull qui, selon Frédéric, lui a été confié par son messenger. Rien qu'on ne puisse s'attendre à trouver sur un camp de voyageurs. Ainsi, chaque objet, chaque lieu, chaque personnage, dans *La BM du Seigneur*, est paré de cette double nature. À la fois occurrence toute bête de la réalité la plus directe, avec laquelle on fabrique le film, et nid de fictions potentielles, jouet de tous les racontars. Car le film a l'intelligence de faire passer l'essentiel de la fiction par ce qui la porte souvent à incandescence : la parole. Empoignades, disputes, argumentations, déconnades, tous ces échanges servent aussi à une chose : transporter le mythe que cette petite société appose à son existence et par lequel elle se raconte.

Évidemment, cela ne va pas sans quelques passages en force. Le film fonce tête baissée et rencontre pas mal d'obstacles sur son passage. Les séquences sont souvent montées par-dessus la jambe. Certains plans poussent comme des champignons sur la trame du film, dont la réalisation varie du très soigné à l'approximatif. Le souffle épique côtoie le souffle court. Tout cela brinquebale, chavire, menace de s'écrouler, puis non, tient la barre coûte que coûte contre vents et marées et vogue au petit bonheur. Peu importe. Rien ne sert de faire le décompte des fautes du film. Ce serait prendre le cinéma pour une grammaire – beurk ! Ce serait, surtout, passer à côté de l'essentiel. La force avec laquelle Jean-Charles Hue impose ces nouvelles gueules burinées au centre de l'écran français. La langue-coup-de-fouet des « rabouins », avec ses « raclis », sa « chourave », ses « ma couille » et ses « mon cousin », incarnée avec une précision remarquable (on sent que ce ne sont pas des dialogues écrits pour « faire vrai »). Enfin, cette audace qui n'a pas de prix : prendre les récits des personnages au sérieux et les intégrer à la narration du film, sans rien transiger sur les difficultés qu'ils imposent. Ainsi, Jean-Charles Hue réalise une coupe précieuse et irremplaçable sur l'imaginaire Yéniche, qui se décrit à mesure qu'il se mythifie, qui se fixe à mesure qu'il s'extrait du réel. Un pari risqué et largement tenu.

Mathieu Macheret